

Si j'oublie d'avoir écrit un poème
je n'oublie pas le nom de celui
qui n'a pas de nom
je n'oublie pas celui
qui jamais ne cueille une fleur
je n'oublie pas celui
qui n'a pas de lampe
pour éclairer la raison

c'est lui qui donne à ma plume ses ailes.

Il suffirait que le vent
compte les navires
qui naviguent
vers des pays
ravissants
pour qu'un feu
flambe dans ma soif
ma lèvre sait qu'à l'autre bout
de la mer
il y a un signe caché qui désaltère
une rivière
dont j'interroge le torrent initial.

Il n'y a pas un seul pain qui ne soit du ciel sur un visage
pas un vent qui ne transporte des mouchoirs
tombés de paupières en crue

pourquoi s'affoler si la pluie adhère à la terre sèche
si les mots brillent au bord du feu
si la parole navigue d'abord dans la mer des yeux ?

Lorsque j'ai vu
la première lueur
du jour
j'ai su
ce qu'est
une prière
dans la crypte
des millénaires.

J'écris sur une route
de pèlerinage
ma parole s'achève
là où surgit
l'alphabet invisible.

Avant l'écriture
une voix amorcée
dans la brume
une main tremble
en passant sur l'écorce
encore tendre du monde
le soleil enfant apporte
une cohorte d'élans
l'insondable vient à ma porte
sur le déluge
d'une aile de papillon.

Sitôt que nos voix hèlent
les pistes humides
la marche s'ébroue

dans une toile nous gardons
la roche de la source
et la feuille jaunie d'un manuscrit.

L'agave troue le ciel
féconde la lumière
à ses pieds l'aveuglante
vue de la mer
je viens à ces paysages
pour gagner l'Éden
je sais que chaque matin
je peux prendre un bain
dans les eaux
d'un soleil nouveau

ai-je fait profiter ce qui m'entoure
de cet excès de lumière ?

Face à l'arrivant
tu es seul

à l'étroit

tu étreins le vide
le froid

tu manques de la vérité
du sel
pour semer le vent

combien de souffles
combien de poèmes
pour ouvrir ta porte ?

J'avance
à visage découvert

c'est moi l'étranger
dans ma parure de vagues

j'apporte la douceur
de mon île

une douleur scellée aux rames
je traque le chant splendide de l'écume.

Sous l'olivier
le feu
dans un creux de terre

la lumière apporte
l'odeur
des récoltes

je vois une chaise
près
d'une porte

une tresse d'ail
accrochée
au mur

l'ombre qui bouge
d'un instant
à l'autre

l'insaisissable qui glisse sur une feuille d'arbre.

Comme je voudrais t'écrire
un poème
qui soit un cil
de nuage peignant
sur tes lèvres
une pluie indélébile.

On s'est écrit sur le regard
on s'est touché
sur le boulevard des doigts
on s'est bu au buvard
des lèvres
nos pas nous ont menés vers l'ardeur
des premiers rivages
notre force c'est de ne pas nous demander
combien serait long le quai de l'envol
pour la première fois nous sentons
qu'une ancre se lève
dans l'hésitation de nos cœurs
nos silences haletants
ont arrêté le temps
effacé les adresses
pour la première fois
nous nous sommes imposé
de donner de la valeur à la lumière.

Chuchotements de vents cosmiques

aurores tissées
de sources inconnues

eaux débordant l'océan de la parole

ne se souvenir de rien
car nous n'avons plus peur :

nous sommes tout l'espace
dans ce lit étroit
qui nous étreint

où nous sommes au monde
et en dehors

nous n'avons plus peur

dans cette nuit blanche
dans ces draps parfumés de ton jardin.

J'atteins
les hauteurs du silence
lorsque ma chair
cède aux tambours
de ton sang